

Conférence intitulée « Politique, interprétation et création », dans le cadre de la 20^e conférence annuelle de philosophie et de théologie du Collège Universitaire Dominicain, lors de la quatrième séance « éthique et philosophie politique » du 22 février 2020, par **Mario Ionuț Maroșan**.

D'abord, je veux remercier les organisateurs pour l'invitation : je tiens aussi à les féliciter pour tout le travail d'organisation car c'est précisément ce travail qui fait en sorte qu'au moins pour encore les prochaines vingt années à venir cet événement continue d'être un véritable espace de dialogue à la croisée de plusieurs disciplines. C'est pour moi un grand plaisir de faire le voyage aujourd'hui de l'Université Laval à Québec vers le Collège Universitaire Dominicain à Ottawa : c'est aussi un retour pour moi dans la capitale, là où j'ai complété mes études philosophiques, religieuse et politiques pas trop loin d'ici, à l'Université d'Ottawa.

Ensuite, je veux remercier tous ceux et celles qui se sont déplacés ce matin pour m'écouter. Je suis conscient que ce n'est pas dans les habitudes de tout le monde de débiter la fin de semaine en se penchant sur des questions de philosophie politique, mais je vous assure que ça ne sera pas du tout abstrait comme conférence. Bien au contraire, vous allez voir. Je tiens aussi à remercier mes très chers parents pour la présence aujourd'hui.

Enfin, je souhaite présenter mon appui aux mouvements autochtones et citoyens qui partout au pays nous invitent à un véritable dialogue sur des enjeux profonds : à ce titre, je pense que la présente conférence constitue une petite contribution – très modes je dois vous avertir –, à ma manière, au débat politique. Car, après tout, je crois qu’il faut viser plus haut que la violence (qui est de l’ordre du monologue) – qu’elle soit physique, des mots ou des actions –, mais aussi viser plus haut aussi que la forme faible de dialogue que constitue la négociation – où seul le compromis est possible –, pour éventuellement faire de la place à une forme de dialogue plus forte, celle de la conversation : là où il sera possible d’échanger nos interprétations ouvertement de manière à y faire émerger une conception partagée et synergétique. C’est peut-être là une approche fragile, car elle nécessite de la bonne foi, une réceptivité, mais elle est profondément humaine. Ainsi, si cette conversation ne nous garantit aucun succès, son absence garantit un certain échec.

Rentrons alors au cœur de la question : la grande question politique. Il me semble que c’est justement depuis l’affirmation célèbre de Niccolò Machiavelli selon laquelle le prince doit apprendre « comment ne pas être bon » qu’on peut retracer les origines d’une idée qui m’intéresse particulièrement, idée selon laquelle toute pratique politique implique de se salir les mains, à un niveau ou à un autre. Ainsi, tenter de faire autrement – soit nier ce salissement des mains – va nous mener au désastre, aussi bien pour soi que pour ceux impliqués dans notre sphère politique, de près ou de loin.

Afin de contextualiser, on peut considérer le scénario de la bombe à retardement, scénario qui a une grande place dans la littérature de philosophie politique : les agents du service canadien du renseignement de sécurité capturent un terroriste possédant des informations sur

plusieurs bombes cachées qui vont bientôt exploser dans plusieurs grandes villes canadiennes et blesser, voire tuer, un grand nombre d'individus. Quoi faire alors ? Est-ce qu'il faudrait autoriser la torture afin d'obtenir les informations permettant de désamorcer les bombes ? Or, pour beaucoup de canadiens la torture constitue une voie erronée. Pour d'autres, la responsabilité de protection envers les potentielles victimes innocentes constitue un argument qui pèse davantage dans la balance. Que faut-il faire ? Va-t-on avoir les mains sales ou propres en fin de compte ? À mon avis, on retrouve généralement quatre grandes réponses à ces questions dans notre tradition philosophique. Le but de la présente conférence sera de les exposer, le plus fidèlement possible, et tenter d'ouvrir la voie à une cinquième, qui n'est pas le fruit d'un acte de création de ma part, mais plutôt d'un acte d'interprétation s'enracinant principalement dans une philosophie politique herméneutique.

Pour ce faire, je souhaite éclairer mon propos par la fameuse distinction proposée par Isaiah Berlin dans son grand essai intitulé « Le hérisson et le renard » (qu'on peut trouver aujourd'hui dans l'ouvrage de Berlin « Les penseurs russes » publié en français chez Albin Michel, aux pages 57 à 118 de l'édition de 1984, pour ceux que ça intéresse) sur le texte qu'on appelle aujourd'hui en français « Guerre et paix » de Tolstoï : que fait donc Berlin dans cet essai ? Il classe les poètes, théoriciens de la société, essayistes, historiens et philosophes, bref tous ceux qui pensent les affaires humaines, en deux catégories que Berlin appelle habilement les hérissons et les renards, en faisant directement référence au célèbre vers du premier poète lyrique grec Archiloque, datant de VIIe siècle avant J.-C. : il existe plusieurs traductions du grec. « Il sait bien des tours le renard. Le hérisson n'en connaît qu'un, mais il est fameux » ou « Le renard connaît beaucoup de choses, tandis que le hérisson n'est connaît qu'une grande » (πόλλ'οἶδ'άλωπηξ, ἀλλ'ἔχῖνος ἔν μέγα).

Ainsi, si à la Renaissance, Érasme ressuscite le proverbe grec sous un habit latin en opposant les multiples ruses du renard à l'unique mais imparable stratégie du hérisson, qui se roule en boule, au XXe siècle, Berlin, réhabilite l'image d'Archiloque pour distinguer deux catégories antithétiques : les hérissons, monistes, face aux renards, pluralistes. Plus tard, au début du XXIe siècle – soit en 2003 – l'ouvrage publié à titre posthume « *The Hedgehog, the Fox, and the Magister's Pox : Mending the Gap Between Science and the Humanities* » du scientifique et historien des sciences Stephen Jay Gould, reprend la dichotomie de Berlin et réconcilie le renard et le hérisson, en les prenant pour emblèmes de la divergence et de la complémentarité des sciences et des lettres (cela m'apparaît comme un geste typiquement *hérissonnien*, si vous me demandez).

Ainsi, si le poète Archiloque penche plutôt du côté des hérissons, car, écrit Berlin, les hérissons sont engagés dans une « vision unique, centrale, un système, un principe organisateur universel, dans les termes duquel tout ce qu'ils sont et disent prend son sens, et uniquement là », Berlin lui-même penche plutôt du côté des renards qui « poursuivent plusieurs fins, souvent sans liens, sinon contradictoires entre elles » et qui déploient une pensée qui se distribue « sur plusieurs niveaux, saisissant l'essence d'une grande variété d'expériences et d'objets pour ce qu'ils sont en eux-mêmes, sans chercher à les intégrer dans ou à les exclure de quelque vision intérieure, immuable et embrassant tout ». Autrement dit, le hérisson incarne le monisme, cette vision théorique du monde où il convient d'organiser la vie et la pensée en fonction d'un seul et unique système englobant tout ; le renard incarne le pluralisme, soit une vision du monde athéorique où on ne cesse de multiplier les pistes, poursuivre plusieurs fins à la fois, souvent contradictoires, bifurquant ici et là.

Dans un séminaire intitulé « Two Notions of the History of Culture : The German versus the French Tradition », que Berlin donna à Princeton le 19 février 1973, il insista sur le fait que toute dichotomie « like all dichotomies, is over-general, over-dogmatic, and if taken too seriously will certainly distort the facts, but which nevertheless is perhaps in a limited way useful ». C'est donc en ce sens que la dichotomie monisme-pluralisme, hérisson-renard va éclairer mon propos : elle va aussi nous permettre d'aller plus loin, comme vous allez le voir.

Notre propos tire son inspiration – il est très important de le spécifier – de l'article de : Charles Blattberg, « Dirty Hands : The One and the Many », dans *The Monist*, 101, 2018, 150-169, doi : 10.1093/monist/onx040

Revenons à présent à la première grande réponse proposée au dilemme des mains sales. C'est l'approche moniste des hérissons, qu'on pourrait en somme qualifier de théorique. Pour les théoriciens, aussi divers soient-ils, les mains sales ne constituent pas nécessairement un problème, car il existe déjà existe une solution « propre » à chaque dilemme moral ou conflit, ou, sinon, nous pourrions changer le monde pour qu'il puisse y en avoir : ainsi, par des actes de création, les théoriciens vont justement tenter de faire cela.

Dans le premier cas, plus populaire, cela signifie soit que nous n'aurons jamais à compromettre une valeur ou un bien moral, ou encore que le fait de faire ce compris peut être annulé. Nous arrivons à la solution en suivant la bonne, parce qu'unifiée, théorie de la morale ou de la justice. Certains suivent alors Platon, pour qui notre effort de théorisation est intrinsèquement imparfait. Et d'autres voient un problème du monde de la pratique plutôt que de la théorie : Martha Nussbaum, par exemple, estime que nous ne pourrions *probablement*

jamais surmonter tous les obstacles et rendre le monde pratique conforme à la théorie, tandis que Charles Taylor ne va pas plus loin qu'espérer que nous pourrions un jour le faire.

En revanche, la plupart des théoriciens sont plus optimistes quant à notre capacité à formuler une théorie unifiée et agir d'une manière pleinement conforme à celle-ci. Ils estiment donc que, s'il convient peut-être de ressentir des regrets pour des actions inévitables qui semblent en apparence impliquer un compromis, il n'y a pas besoin de ressentir de la culpabilité, de la honte ou des remords car, si nous avons suivi la bonne théorie, nous ne pouvons avoir fait quelque chose de mal. Bien sûr, il se peut que nous ne soyons pas assez intelligents pour poursuivre cette bonne théorie, voire de mauvaise volonté ou méchants, mais ça c'est autre chose : car pour les théoriciens, cette bonne théorie existe quelque part, il suffit de la saisir tel un fruit qu'il faudrait cueillir, et ensuite l'appliquer au monde pratique.

Les tenants de l'éthique de la vertu, qui s'appuient particulièrement sur la pensée d'Aristote, font partie de ceux qui approuvent cette position. La théorie d'Aristote qui met l'accent sur le genre de personne que l'on devrait être, regroupe les vertus ainsi que le raisonnement pratique nécessaire pour atteindre le bien-être ou *eudaimonia*. *Eudaimonia* est ici le bien suprême qui contient et ordonne tous les autres ; c'est pourquoi on ne peut pas avoir une vertu pleinement sans avoir les autres. Tandis que les éthiciens de la vertu contemporains comme Alasdair MacIntyre n'acceptent pas une forte version de cette doctrine de « l'unité des vertus » (qu'Aristote partage notamment avec Platon et Thomas d'Aquin), ils croient néanmoins que chaque acte vertueux contribue à l'ensemble, au bien-être de l'acteur ainsi qu'au bien commun de sa communauté politique. Ceux qui sont ici d'accord peuvent donc sans risque supposer que, face à un dilemme comme celui des mains sales, s'ils parviennent à

prendre pleinement en compte les détails et agir comme une personne vertueuse le ferait, alors leur action sera louable et il n'y aura pas de tâche sur leur caractère : donc pas de mains sales.

Les conséquentialistes tels que les utilitaristes rejettent également le problème des mains sales sur la base d'une théorie unifiée. Pour eux, cependant, toute justification dépend en fin de compte du fait d'atteindre un certain état des choses, soit la maximisation du bonheur ou de l'utilité pour le plus grand nombre. Les utilitaristes diffèrent quant à savoir si on devrait se concentrer directement sur les actes qui produisent le plus d'utilité ou sur des règles dont l'observation générale y conduira. Néanmoins, tous approuvent l'idée selon laquelle « l'utilité est la source ultime des obligations morales, c'est cette utilité qui peut être invoquée pour décider entre elles lorsque leurs demandes sont incompatibles », selon les mots Mill. En affirmant l'utilité comme valeur maîtresse, l'unité de toute éthique et politique est assurée et, tant que tout ce que l'on fait contribue à maximiser cette utilité, alors tout compromis fait en cours de route devrait être considéré comme tout à fait propre.

Pour les théoriciens déontologistes tels que les Kantiens, en revanche, faire le bien exige de respecter certaines règles quelles qu'en soient les conséquences. Ceux qui soutiennent cette approche mettent de l'avant également le fait qu'il n'y a pas de problème des mains sales en politique. Kant pensait cela parce qu'il subordonnait la politique à sa théorie morale, raison pour laquelle il pouvait affirmer qu'« objectivement (c'est-à-dire en théorie) il n'y a absolument aucun conflit entre la morale et la politique ». Les kantiens contemporains qui avancent des théories de la justice ont tendance à les distinguer de la morale, et pourtant cela ne constitue qu'un autre moyen de rejeter le problème de mains sales. John Rawls, par exemple, considère sa théorie comme unifiée non pas parce qu'elle implique l'affirmation d'une valeur ou d'un

principe maître unique, mais parce que ses deux principes sont systématiquement imbriqués. Pourquoi ? Parce qu'ils sont classés de manière lexicale ou sérielle, ce qui signifie que le premier principe doit être pleinement rempli avant même d'envisager le second. Ainsi, Rawls insiste : « A serial ordering avoids, then, having to balance principles at all; those earlier in the ordering have an absolute weight, so to speak, with respect to later ones, and hold without exception ». L'effort d'équilibre et de compromis se situe alors uniquement entre les valeurs affirmées par un seul principe. Mais puisque le but ici est de « yield the best total system of equal liberty » dans l'ensemble, la liberté étant restreinte « only for the sake of liberty itself » : alors ceux qui respectent ce principe n'ont pas des mains sales. En effet, leur mains peuvent être maintenues propres même quand ils doivent essayer de respecter la théorie dans des circonstances non idéales, c'est-à-dire lorsque ses prescriptions ne sont pas généralement respectées (c'est pourquoi les enjeux de crime, de guerre et la lutte contre de profondes difficultés sociales ou économiques sont des questions qui pour Rawls tiennent d'une « théorie non idéale »). Pourquoi ? Parce que la théorie idéale peut tout de même fournir dans ces conditions, « une image raisonnablement claire de ce qui est juste » et ainsi de ce qu'on devrait s'efforcer de faire.

La deuxième grande réponse proposée au dilemme des mains sales est l'approche pluraliste des renards, qu'on pourrait en somme qualifier d'athéorique : c'est, en un sens, l'opposé de la première réponse. Elle affirme que les mains sales sont et doivent être omniprésentes en éthique et en politique, car le fait de faire face à de véritables conflits de valeurs ne peut jamais être guidé par une théorie; le fait d'en suivre une peut même aggraver les choses car, les valeurs étant de nature incommensurables, une telle théorie ne pourra pas être fidèle à toutes les valeurs. En conséquence, nous devons rejeter toute théorie et reconnaître qu'aucune valeur ou ensemble de principes ne peut jamais donner un a priori vis-à-vis d'autres,

ou les éclipser. Même lorsqu'une valeur ou un principe n'est en conflit qu'avec lui-même, le fait que sa manifestation dans un contexte donné sera toujours unique implique que l'échanger contre plus de cette « même » valeur ou principe ailleurs entraînera toujours une perte réelle.

Selon cette approche, tout compromis qui doit être trouvé en réponse à un conflit donné doit être considéré comme plus ou moins sale, car il ne peut pas être annulé; il y aura toujours un « moral remainder », comme dirait Williams. Il peut être juste de faire un tort, mais seulement tant que les bons aspects de l'action l'emportent sur ceux mauvais. Et pour le déterminer, nous devons nous engager dans une forme de raisonnement pratique qui, encore une fois, n'a pas de place pour la théorie. De telles déterminations ne seront pas toujours possibles. Cependant, et dans de tels cas, nous n'aurons pas d'autres choix que de choisir une des options sales à notre portée de main.

Parmi les partisans de cette approche figurent des pluralistes des valeurs tels que Isaiah Berlin, Stuart Hampshire et Bernard Williams. Le pluralisme des valeurs nous fait assumer une conception à somme nulle ou très adverse de la raison pratique, conception selon laquelle les principes impliqués dans un conflit donné doivent être pesés les uns par rapport aux autres dans le but de trouver un équilibre approprié aux circonstances. Et chaque fois qu'on donne moins de poids à une valeur ou un principe, ce qui veut dire qu'il y a donc compromis, nous avons raison de parler d'un degré d'immoralité, et donc de saleté, ce qui est le cas même si l'action en question est finalement la bonne dans l'ensemble.

J'estime donc – en suivant la critique formulée par Blattberg – que cette conception de la raison pratique est assez limitée. L'argument étant qu'elle ne devrait être engagée qu'après

qu'une réconciliation plus synergétique a échoué, c'est-à-dire une réconciliation qui vise à intégrer les valeurs en transformant le sens de l'ensemble (non unifié) dont ils font toujours parti. Or, parce que les pluralistes conçoivent les valeurs de manière atomistique, chacune étant la base potentielle d'une prétention morale « absolue » qui « contient son propre sens et s'explique d'elle-même », comme dirait Hampshire, les tenants du pluralisme tendent à concevoir les conflits des valeurs comme consistant en des « clashes » ou « collisions » par rapport à des valeurs qui sont d'habitude des entités tout à fait séparées. C'est ce qui explique que le meilleur que nous pouvons faire pour les pluralistes consiste à peser et équilibrer les valeurs les unes contre les autres, ce qui au final fait qu'on a toujours les mains sales. Ainsi, il me semble que les pluralistes ont tort d'ignorer l'approche réconciliatrice : ce qui produit une politique qui est plus sale qu'il ne devrait l'être.

La troisième grande réponse proposée au dilemme des mains sales est l'approche de ceux qui sont paradoxalement à la fois et en même temps renard et hérisson, une sorte de créature hybride mi-renard mi-hérisson, qui affirment simultanément le pluralisme et le monisme, et c'est pourquoi on pourrait les appeler des *pluramonistes*. Des penseurs comme Michael Ignatieff et Michael Walzer croient à la fois à la théorie unifiée, d'une part, et à l'idée qu'il peut être nécessaire de passer outre ces théories, de l'autre. Dans la théorie, comme on pourrait s'y attendre, tout est propre. Cela est aussi vrai, disons, des choix politiques difficiles qu'un politicien doit faire tout en se conformant à la théorie de la justice distributive de Walzer, comme pour le soldat qui est tout à fait en « droit » de tuer les combattants ennemis selon la théorie de la guerre juste de Walzer. Et en ce qui concerne la guerre, Walzer a toujours prétendu qu'il peut exister des occasions de « d'urgence suprême » lorsqu'il convient de passer outre ces règles de la guerre juste et de combattre injustement : par exemple, en bombardant des civils. Cette approche, avec son affirmation paradoxale à la fois de l'unité de la théorie et la pluralité

des exceptions, a des racines dans le judaïsme rabbinique (c'est là une observation assez juste de Blattberg), où on trouve déjà des traces claires de la question de mains sales en termes d'un « équilibre paradoxal » entre les aspects « inévitables et inexcusables » d'une action : le premier aspect étant représenté par les obligations plurielles et tragiquement contradictoires contenues dans la Bible Hébraïque et le deuxième aspect découlant du besoin de réconciliation avec Dieu, l'Un. L'unité d'Ignatieff et Walzer est celle d'une théorie laïque plutôt que de la divinité transcendante, mais leur travail a néanmoins consisté à affirmer, explicitement et implicitement, cette métaphysique paradoxale de l'un et du multiple, ensemble.

La quatrième grande réponse proposée au dilemme des mains sales est l'approche de ceux qui ne sont ni renard ni hérisson, ni une créature hybride mi-renard mi-hérisson, qui affirment plutôt la présence d'un vide, et c'est pourquoi on pourrait les appeler des nihilistes. Pour le nihiliste, pour qui rien n'a vraiment d'importance, il n'y a pas seulement rien entre les parties pour justifier des espaces de collision entre les valeurs, mais aussi rien pour entrer en conflit dans un premier temps. Où sont alors les mains sales ? Nous devons cependant distinguer – comme nous le suggère Blattberg – entre ceux qui sont nihilistes sur l'ensemble de la pratique supposant donc qu'il n'y a pas de vraies valeurs, d'une part, et ceux pour qui seuls certains contextes pratiques circonscrits devraient être conçus de cette manière, de l'autre. Judith Shklar, par exemple, est une pluraliste quand il est question des affaires politiques mais, quand il s'agit de la guerre, elle est plutôt nihiliste. Si pour Paul Fussell, un historien américain et un vétéran de la Seconde Guerre mondiale, il faut « remercier Dieu pour la bombe atomique », et pour Chris Hedges, écrivain et ancien correspondant de guerre, affirmer que la guerre a lieu dans « un autre univers », un « vide moral ». Ils croient donc que nous ne devrions pas avoir de scrupules moraux à faire tout ce qui est nécessaire pour y mettre un terme et ainsi effacer (en fermant violemment, pas en comblant) le trou massif de la morale qu'il représentent. Quand

nous faisons cela, nos mains ne seront ni propres ni sales car, comme les nihilistes ont toujours prétendu, *anything goes*.

Ayant à présent exploré ces quatre grandes réponses, et ayant surtout attiré l'attention vers ce qu'elles portent en elles de problématique, les unes comme les autres, je souhaite à présent faire de la place à une cinquième réponse, – en lui frayant un chemin dans cette broussaille : une réponse au dilemme des mains sales qui constitue une philosophie politique entre monisme et pluralisme, loin du pluramonisme et comme du nihilisme.

Pour la présenter, je souhaite faire appel à un exemple (exemple tiré des travaux de Blattberg sur la question). Considérez ce qui suit. Disons que je me réveille un matin et que je réalise que j'ai deux tâches à accomplir ce jour-là : finaliser un article que j'ai accepté de soumettre pour publication (il est déjà tard, aucune prolongation n'est possible) et tenir une promesse en ce qui concerne le fait d'aider un ami à déménager dans un nouvel appartement. Il me semble que j'ai à peu près quatre options qui se présentent à moi. Je peux aller chez mon ami tout de suite et passer la journée à l'aider à déménager, bien que cela ne me laisse pas le temps de terminer l'article. Je peux partir vers midi et passer la moitié du temps disponible avec mon ami et la moitié avec l'article – ni l'un ni l'autre n'obtiendrait leur dû, mais ni l'un ni l'autre ne serait totalement négligés non plus. Je pourrais aussi aller voir mon ami le soir après avoir travaillé toute la journée sur l'article – mon amitié risque aussi de se finir sur le champ. Je peux aussi l'ignorer, et ignorer les directives pour la soumission de mon article. Notez qu'une dynamique à somme nulle semble ici incontournable, du moins dans les trois premières options : plus je passe de temps sur l'article, moins j'en ai pour mon ami et vice versa.

Pour simplifier quelque peu, on pourrait dire que la valeur que j'accorde au respect de mes obligations professionnelles semble être indépendante et en relation rivale avec celle de mon ami. C'est du moins ainsi que les pluralistes des valeurs ont tendance à concevoir les choses. Or, si j'appelle mon ami tôt le matin pour lui expliquer la situation, je pourrais peut-être apprendre que lui aussi se soucie beaucoup de ma réussite professionnelle ; après tout, comme il le souligne, il est mon ami (on sait depuis Aristote que l'ami se définit par le fait qu'il veut le meilleur pour son autrui, son ami en face).

Cela permet précisément de concevoir le conflit d'une manière nouvelle et non rivale, c'est-à-dire qui peut être réconciliable, synergétique plutôt qu'à somme nulle. Car que se passe-t-il s'il s'avère que mon ami préfère que je termine l'article plutôt que de l'aider à déménager? Si c'est une possibilité, c'est en raison du fait que les valeurs peuvent être réconciliées. Or – et voici le point important, comme nous explique Blatberg – cela n'est qu'une possibilité, car nous ne pouvons pas supposer que les valeurs sont d'emblée unifiées, que le conflit est illusoire, car il se peut que le compromis soit inévitable. Que se passe-t-il si j'ai déçu mon ami à de nombreuses occasions vis-à-vis d'autres engagements similaires? Si tel est le cas, il se peut fort bien que je décide de l'aider, et laisser tomber mon article. L'amitié peut ici exiger que j'aide mon ami au déménagement plutôt que de remplir mes obligations professionnelles.

Cela signifie que trouver un compromis sale entre l'une ou les deux valeurs impliquées peut continuer d'être le meilleur que je puisse espérer. Néanmoins, nous devons sûrement tenter une réconciliation avant de nous souiller avec les compromis qui accompagnent toute négociation. Et nous devons certainement essayer de le faire non seulement en privé, lorsque

l'ensemble en question est constitué par nos valeurs en tant qu'individus, mais aussi en public, lorsque l'ensemble n'est rien d'autre que le bien commun des citoyens.

Le problème n'est donc pas uniquement avec l'approche des théoriciens monistes qui placent des valeurs dans des principes abstraits, donc fragiles, afin d'éviter la pente glissante. Les pluralistes ne réalisent pas non plus qu'en cherchant à ne pas faire plus qu'éviter de glisser sur cette pente, ils s'assurent que nos vies finissent souvent plus sales qu'elles ne devraient l'être. Quoi de plus décourageant selon Blattberg ? On pourrait dire la même chose des *pluramonistes*, qui combinent ces deux faiblesses dans leur appel trop rapide à ce qui ne peut être que de la créativité irrationnelle (pour faire correspondre paradoxalement le un et le multiple). Et que l'approche des nihilistes est démoralisante ne surprendra personne, pas même les nihilistes. En conséquence, ce qui est nécessaire à la place de ces approches et des approches connexes est une ambition synergétique, qui vise des solutions de réconciliation. Il n'y a aucune garantie de succès, c'est vrai. Mais nous garantissons l'échec si nous n'essayons jamais. C'est là précisément ma contribution au conflit actuel qui se déroule dans notre communauté politique.

Pour citer cette conférence :

Mario Ionuț Maroșan, « Politique, interprétation et création », dans le cadre de la 20^e conférence annuelle de philosophie et de théologie du Collège Universitaire Dominicain, Ottawa, 22 février 2020.